Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 9

Artikel: Le sort fatal
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214550

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vifs, une trop longue station à l'auberge communale.

Ayant, dès lors, souvent entendu cette exclamation, je me suis enquis de son origine. La voici :

Un paysan tondait une brebis. Pendant l'opération, la bête ne cessait de bêler, si bien que, impatienté, le paysan lui dit :

« C'est bon, c'est bon ; pas tant de bruit pour peu de laine. »

Ce qui équivalait à : « Pas tant de bruit pour peu de chose. »

Le propos, ouï par un voisin, avait ainsi passé à la postérité. Il était surtout employé dans le district de Cossonay, dans le sens indiqué au début comme ultime réponse par un mari fautif et court d'arguments. — J. P.

LE SORT FATAL

De l'homme à la débauche enclin,
Voici l'image et le destin :

La passion qui le domine
Ne connaissant ni loi ni frein,
Le jeu, la bombance et Corinne
Mènent cet insensé grand train.
Dans cette fougue libertine,
L'argent est bientôt à sa fin ;
L'argent manque, bijoux en main,
Chez l'usurier on s'achemine ;
L'usurier mène à la ruine
Et la ruine mène au chagrin ;
Du chagrin la guerre intestine
Mène à la langueur pas à pas ;
La langueur à la médecine,
Et la médecine au trépas.

***

LA COMPOSITION

A l'école, le maître a dicté le sujet de rédaction suivant :

« L'accident. Dans la grande rue du village, à l'heure où les ménagères font leurs provisions (description). Langlois, le boucher de la ville (peindre Langlois : son visage, son costume ; il est bruyant : pourquoi ?) passe avec sa voiture (comment est la voiture ?) attelée d'un cheval fringant (pourquoi ?). Tout le monde s'écarte (dire les raisons), sauf un pauvre vieux, Mathieu (montrer Mathieu, résumer sa vie de travailleur), qui est très sourd. Le boucher n'a pas le temps d'arrêter son cheval qui va trop vite (pourquoi a-t-il tort d'aller si vite ?) et renverse le vieillard. (Indiquer l'attitude de la foule). Le boucher, au lieu de s'arrêter pour porter secours à sa victime, fouette son cheval et s'enfuit. (Poursuite inutile, expliquer l'indignation des spectateurs). Morale. »

Quand ces quelques lignes furent dictées, les élèves se mirent à la besogne. Voici le devoir que remit le jeune Maurice, dont le père est patron d'un garage et qui, dès sa plus tendre enfance, a fait sa lecture favorite des faits divers dans les journaux :

« Un grave accident est arrivé dans notre localité. Un individu dénommé Langlois, boucher dans un canton, traversait la grande rue dans sa voiture à l'heure du marché. La rue était encombrée par des bonnes femmes qui s'installaient sur la chaussée pour se raconter leurs petites affaires. Le dénommé Langlois, qui a un cheval qui court vite, rapport qu'il fait de la route pour ses tournées, arriva à toute allure dans les piétons qui ne faisaient pas attention. Il cria : « Vous ne pouvez pas vous déranger, eh ! vous autres ! » Voilà que tout le monde se sauve en disant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » A ce moment, un vieux bonhomme nommé Mathieu, qui est complètement idiot, est descendu du trottoir et s'est jeté sous la voiture. Le boucher, qui était pressé, n'a pas fait attention et a continué sa route au grand galop pendant que les gens revenaient sur la chaussée pour ramasser Mathieu, qui criait fort. Morale : On doit toujours faire attention en traversant une rue. »

L'esprit galant. — Une dame très jolie demandait un jour à Fontenelle :

— Quelle différence y a-t-il entre moi et une pendule ?

— La pendule marque les heures, et vous, belle dame, les faites oublier.

Aïe ! Aïe !. — Qui ne connaît l'innocente, mais agaçante manie de M. *** ! On lui demandait l'autre jour : « Comment va votre santé ? »

— Elle est allée promener le petit, répondit-il.

— Eh ! comment cela ?

— Parce qu'elle est bonne.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

X

A bord du « Parana ».

Nous quittons la Joliette pour entrer dans le bassin dit du Lazaret ; puis dans le bassin d'Arenc et dans le bassin national. C'est ici le lieu d'arrivée des matières combustibles. Des bateaux siciliens déchargent du soufre qui s'amoncelle en véritables montagnes sur les quais. Jamais nous n'en avions vu des tas pareils. C'est le moment de la maladie des vignes, où cette denrée est de réquisition. Tout près, des tonneaux de pétrole encombrent une gare spéciale. Tout en est imprégné, l'eau même a ce reflet de l'arc en ciel caractéristique du pétrole. Quelle flambée si le feu allait se déclarer par là !

Un peu plus loin, un superbe cuirassé, le *Jauréguibéry*, détaché pour rendre les honneurs à une ambassade que le sultan de Fey envoie au gouvernement français. Quelques-uns des nôtres auront l'occasion, durant l'après-midi, d'assister à cette cérémonie et de voir la Cannebière pleine de troupes de la garnison et de cuirassiers, faisant la haie au passage des notabilités marocaines.

Enfin nous accostons le *Pa rana*, magnifique paquebot pouvant transporter 1500 passagers et faisant le service de Marseille à Buenos-Ayres. Là, nous recevons un accueil bien différent de celui du *Windhuc*. Le capitaine, arrivant en barque en même temps que nous, rudoie nos bateliers parce qu'ils nous font voir son navire avant qu'il soit complètement armé, c'est-à-dire prêt pour l'appareillage. Malgré cela, nous pouvons nous faire une idée exacte de la vie à bord, en parcourant les diverses parties de cette cité mouvante. Nous visitons successivement cuisines, salles à manger, salon, fumoir, carré des officiers, cabine du commandant, promenoirs le long du navire, pont supérieur bordé d'une lignée de chaloupes et de ceintures de sauvetage en cas de naufrage, etc. Le grand mât supporte les antennes du télégraphe sans fil qui permet au navire de communiquer avec le monde, au cours du voyage.

En quittant le bord, nous avons le plaisir de faire la connaissance de l'économe du navire, un enfant d'Yverdon, qui, à la vue du ruban vaudois ornant nos casquettes, se fait connaître. Il est heureux de serrer la main à des compatriotes. Un peu plus et nous allions entonner en chœur : « Que dans ces lieux, règne à jamais... » Il nous raconte qu'il est au service du paquebot depuis vingt-cinq ans. Et dire que les Vaudois n'ont pas le pied marin et qu'on rigole à l'étranger de l'amiral suisse !

La monnaie de singe.

Nos barques finissent par accoster à la Grande-Jetée. Comme à Toulon, les bateliers sont enclins à surfaire leurs prix. Malgré la taxe convenue au départ : 50 centimes par personne, ils essayent de demander le double, disant que c'est 50 centimes pour aller et autant pour revenir, sans vouloir se fourrer dans la tête que nous ne voulons pas utiliser leurs services pour le retour. Ils louvoyent au bas de l'escalier de la Grande-Jetée, sans s'approcher, histoire de nous amener à composition ; mais devant l'attitude menaçante de la Chorale, qui s'apprête à les flanquer à l'eau s'ils n'abordent pas, ils finissent par céder et le débarquement s'opère sans réclamation. Mais ils se vengent en courant après nous pour rapporter une pièce en plomb que leur a soi-disant donnée l'un des nôtres. Ce serait encore à prouver. Rien de plus comique que de les voir galoper à nos trousses pour avoir le temps de franchir le pont tournant, reliant la jetée aux docks de la rive et qui se met en branle au moment de notre passage. Notre pauvre président se dévoue et prend la pièce. Il aura mille ennuis pour s'en débarrasser plus tard.

Cette question de fausse monnaie est l'effroi des voyageurs dans le Midi. Il faut se méfier de tout le monde. Si l'on vous rend une pièce, il faut la retourner sept fois entre ses doigts. Du reste personne n'en accepte qu'après l'avoir fait sonner, essayé de la gratter sur la tranche ou de tracer avec celle-ci une ligne sur du papier. Mais si l'on voue une attention toute particulière à leur qualité, par contre on ne prend pas garde à leur provenance ou à leur degré d'usure. L'argent du monde entier et de toutes les effigies a cours à Marseille. Le directeur s'est fait le complice d'un brave citoyen de Tuayre-Ville pour le débarrasser d'une affreuse pièce de cent sous d'un Etat balkanique. En cinq sec, elle est acceptée dans un café. Mais gare à ce qu'on vous rend, sinon vous avez bientôt une abondante provision de pièces usées, d'affreux « cinquante » polis comme du verre, des pesetas, des douros, des lires, des sapèques, des gros sous de toutes les nations du monde.

Notre aumônier, qui connaissait déjà le truc, a jugé bon d'apporter toutes les mauvaises pièces qu'il s'est laissé enfiler par ses clients, dans son café. Il en a plein ses poches et les écoule jusqu'à la dernière. Ce n'est pas étonnant s'il peut faire une noce carabinée.

A table.

C'est midi. La Cannebière est pleine de Marseillais courant à la soupe. Nous allons en faire autant. Une partie de la Chorale pénètre dans un restaurant fréquenté par des Suisses de Marseille, tenu par deux grosses Bernoises, où nos Tuayriens sont reçus à bras ouvers et traités aux prix les plus doux. Une autre escouade veut jouer aux Anglais et s'attabler au restaurant Basso, le plus grand de Marseille et qui jouit d'une réputation mondiale pour sa bouillabaisse. Au dire de nos gourmets, ils sont soignés comme des coqs en pâte. On déploie un luxe inouï pour servir ces messieurs ; on met de réquisition tout ce qu'il y a de plus sélect dans le monde des larbins et des maîtres d'hôtel ; on pousse le luxe jusqu'à décorer les plats d'une garniture de fleurs. Jamais à Tuayre-Ville nos gaillards ne se sont trouvés à pareille fête. Sans s'effrayer de cette mise en scène, ils font un dégât effroyable parmi les choses succulentes qui couvrent les tables. Il paraît que Baptiste, voyant ces fleurs autour des plats, se servit d'une énorme botte de géraniums en guise de salade. Quant au quart d'heure de Rabelais, il n'est pas trop douloureux pour la bourse de nos gaillards. Pour une fois, ils jouent à bon compte aux « proprios » et fils de famille.

Toute la parenté à « Cré mille tuyaux » est l'objet d'une charmante réception chez une respectable dame de Marseille, la dame chez qui notre cicérone se rendait la veille. Une charmante institutrice marseillaise est de la partie, ce qui fait loucher un peu plus qu'il ne serait nécessaire les célibataires de la bande. Nous nous quittons avec la promesse de nous revoir l'an prochain à Tuayre-Ville, où ces dames veulent conduire tout un essaim d'autres institutrices, non moins délicieuses, pour passer les vacances. Cette déclaration est accueillie avec joie par les jouvenceaux de la chorale, qui font déjà mille projets. Il y a des flirts en perspective pour l'été prochain.

(A suivre).

Pensée. — La véritable élégance consiste à n'être pas remarqué. GEORGES BRUMMELL.

Grand Théâtre. — Demain, dimanche, en matinée à 2 h. 15, exceptionnellement troisième représentation populaire à 1 franc et 50 centimes : *Monsieur Beverley*, pièce en quatre actes de Georges Berr. Le soir à 8 heures, troisième et dernière de : *Le tour du monde d'un gamin de Paris.*

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS